

Première neige

Anne-Marie Fortin

Number 11, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A.-M. (2009). Première neige. *Biscuit Chinois*, (11), 68–75.

Première neige



Anne-Marie Fortin

est habitée d'une grande contradiction : elle est romantique (limite québécoise), et elle aime les histoires pathétiques.

Ce combat incessant entre romantisme et pathétisme a mené Anne-Marie vers l'écriture et la publication de plusieurs textes. On compte, parmi ses publications, deux participations à la revue *Biscuit chinois*, soit *Les joues plus creuses* et *Cirque Germaine*. Elle a également publié des nouvelles dans la revue *Main blanche*, dont *L'impossibilité de nous deux ensemble* et *Le soulier tout seul*, ainsi qu'une suite poétique intitulée *Vers le vide* et un long poème, *Du fond de mon désert*, dans la revue *Lapsus*.

Elle est présentement en rédaction d'un mémoire de maîtrise en création littéraire. Là, il n'y a ni romantisme, ni pathétisme, mais plutôt des fragments autobiographiques qui cherchent à mettre des mots sur une enfance singulière.

Anne-Marie est très accueillante et vous invite à visiter son blogue : <http://murmures-cris-inventaire.blogspot.com>

À Gilbert, mon brigadier enraciné.

J'AVAIS IMAGINÉ, JE SAIS PAS, voir la première neige cette année avec toi. Tsé, la première neige qu'on attend pas, quand on porte encore nos *snikes* pis notre manteau d'automne. On aurait été là, à marcher sur le bord d'un parc et on aurait vu quelques flocons timides tomber. J'aurais dit: « Y neige » pis t'aurais répondu: « C'est beau ». On aurait pas encore sorti nos manteaux d'hiver, à la lumière au coin de la rue, je t'aurais demandé si t'avais froid, tu m'aurais répondu que oui, t'avais froid, alors j'aurais ouvert les bras et, minuscule, tu serais venue te réchauffer. Au début, j'aurais frotté fort dans ton dos, puis on serait restées là, le temps de manquer notre petit bonhomme pour traverser.

Je sais pas sur le bord de quel parc on aurait marché, mais sans même se consulter, on aurait repris notre marche pour se rendre chez celle de nous deux qui aurait habité le moins loin. Celle chez qui on serait arrivées aurait proposé un verre à l'autre, dans l'absolu, on aurait peut-être même fait un feu de foyer, mais ce n'est pas très écolo et pour ça il aurait fallu qu'on soit à NDG, à Westmount ou à la campagne. Chez nous, j'ai pas de foyer, t'imagines, j'ai même pas de bain, juste une douche minuscule dans une salle de bain où le thermostat se met automatiquement à huit degrés Celsius à n'importe quelle heure. Même quand je le programme pour qu'il fasse 20, c'est immanquable, il retombe à 8.

Alors l'une aurait proposé un verre à l'autre. On se serait assises sur un sofa. Moi d'un bord, toi de

l'autre. Tu serais venue te coller en me demandant de te réchauffer encore. J'aurais joué dans tes cheveux, tu te serais blottie, la tête sur mes cuisses, et j'aurais laissé mes doigts caresser ta nuque. Y fait frette à soir sur mon sofa devant pas de feu de foyer. Avec pas toi collée sur moi. Les mains vides.

Un moment donné, t'aurais levé les yeux vers moi en souriant, comme si c'était normal. J'aurais souri moi aussi et mes doigts se seraient arrêtés sur ta joue. Comme si c'était normal, après un temps, comme au théâtre ou dans les films, on se serait embrassées pour la première fois. J'aurais pris ton verre pour le déposer sur la table, entre le mien pis un cactus. On se serait foutues du froid sur nos peaux. De toute façon, avec le foyer, il aurait commencé à faire chaud.

C'est peut-être pas tout à fait ça qui serait arrivé. Je t'aurais plutôt invitée à ma maison de campagne – j'en ai pas, mais t'es pas là alors on peut ben imaginer. On aurait soupé sans trop savoir quoi se dire, quoi faire, en se demandant si c'était un bon moment pour prendre la main de l'autre dans la sienne. Après le souper, on serait allées faire une marche sur le chemin de terre, y'aurait fait ben noir déjà. Il aurait commencé à neiger, peut-être même qu'on aurait eu un peu peur en entendant du bruit à notre gauche dans la forêt. Le reste de l'histoire tient encore dans cette version-là : le froid, le petit verre, le feu de foyer...

Le lendemain matin, on se serait réveillées dans mon lit, couchées en cuiller. J'aurais laissé mon nez dans le creux de ta nuque pour sentir encore ton odeur : un peu de crème pour les cheveux et un peu de sueur.

La chambre aurait été à 17 degrés Celsius, on aurait pas voulu se lever trop vite.

Je serais allée te faire un café avec ma machine italienne qu'on met sur le poêle. Même si j'ai pas de maison à la campagne, c'est pas grave, je peux faire ça aussi dans mon appartement. Dans la version chez moi en ville, mes colocs auraient pas été là. Chez toi, pareil, mais c'est toi qui serait allée faire le café et je me serais levée sans faire de bruit pour aller me coller à ton dos devant la cuisinière. Je t'aurais embrassée dans le cou, là où mon nez aurait passé la nuit, à essayer de me rappeler de ton odeur au cas où ç'aurait été la seule nuit que j'aurais passée avec toi.

Après, les jours se seraient enchaînés, il aurait continué à neiger et le dimanche on aurait écouté Beau Domme en se faisant des soufflés au fromage bleu pour le déjeuner. À Chinatown, t'aurais dit, chaque fois : « C'est notre toune ! » avant de venir m'embrasser. On aurait fait l'amour en plein après-midi pis on aurait parlé d'Annie Ernaux pour qui c'est le plus grand luxe. Tu m'aurais tout raconté de ton enfance passée dans une autre ville, de ton arrivée ici, moi je t'aurais raconté mes fins de semaine et mes étés à la campagne. Des fois on serait sorties avec des amis pis tout à coup, Noël et le Jour de l'An seraient arrivés sans qu'on ait pensé à ce qu'on allait faire, si on allait dans ta famille ou dans la mienne. Peut-être même que nos familles auraient même pas encore su qu'on était ensemble, on aurait passé les fêtes loin l'une de l'autre en s'ennuyant, toi dans ton autre ville, moi ici à me dire que l'autre ville devait être belle.

J'avais imaginé qu'à la première neige, ma vie aurait changé. La première neige est tombée; je m'y attendais un peu, une collègue m'avait avertie : mercredi, y va avoir une tempête. La météo s'était trompée d'une journée, la neige est tombée mardi soir. Mercredi matin, il y avait une petite accumulation dans le parc derrière chez moi.

Quand la première neige est tombée, je marchais sur le bord de la 40 pour rentrer chez moi, avec un parapluie parce qu'y pleuvait en même temps qu'y neigeait. J'avais pas encore sorti mon manteau, j'avais des souliers en cuir qui ont cessé d'être des souliers neufs en trois secondes. J'ai failli m'envoler au coin de Lajeunesse et de Crémazie, en traversant la rue, j'ai pensé à mon brigadier qui reste planté là tous les matins, je me suis dit : « Il est enraciné comme un arbre » en me trouvant quétaine. Dans la poubelle devant la caisse Desjardins, y'avait une bonne dizaine de parapluies brisés.

Je suis rentrée chez moi toute trempée, toute seule, j'avais pas de message sur mon répondeur ni dans ma boîte de courriels. J'ai pensé que t'avais dû voir la première neige, toi aussi, mais que t'avais pas dû penser à moi.

J'ai entrepris de me faire une tisane pour me relaxer et me réchauffer. J'avais pas encore assimilé que mon ancienne coloc était revenue chercher ses affaires après six mois de voyage, j'ai cherché la bouilloire pendant un bon trois minutes avant de me rappeler que je l'avais vue partir avec la veille. J'ai fini par me faire bouillir de l'eau dans une casserole, mais la casserole était mal rincée, y restait du savon dans le fond, je m'en suis pas aperçu

tout de suite. Mon coloc de sept pieds avait rangé ma théière dans la petite armoire en coin, sur la dernière tablette du haut. Y'était déjà couché, je pouvais pas lui demander de la sortir pour moi. Après m'être étiré un muscle en tentant d'atteindre ma théière, je me suis ébouillanté la main en versant l'eau. J'ai fini par réussir à me faire ma tisane, mais ça goûtait le cul, un mélange de savon melon-concombre pis de tisane bonne nuit.

Je me suis installée sur le vieux Chesterfield de ma coloc pour regarder la télé, mais depuis deux mois, le câble monté de chez la proprio marche plus. Elle a dû s'abonner à Illico la télé sur demande. J'ai tourné les postes, le 2, le 10, le 12, le 68 pis le 86. Y'avait rien à part Serge Postigo en double qui parlait d'un show, mais c'était une reprise, je l'avais vu la veille. Rendue là, j'étais plus exaspérée que relaxée, j'ai fermé la télé, jeté mon restant de tisane pis j'ai décidé de m'épiler la moustache avant de me coucher. J'ai failli m'arracher la lèvre supérieure en entendant ma mère en voix off – ça aussi comme dans un film : un bout de ma face grossi cinq fois dans le miroir, l'expression qui change subtilement quand le souvenir refait surface – me répéter la maudite phrase niaiseuse : « faut souffrir pour être belle ». Je me suis roulée en petite boule dans mon lit, c'était pathétique, mais au moins, couchée comme ça, y faisait chaud.

J'ai rêvé à toi toute la nuit. Tu marchais vers moi dans une tempête de neige en disant : « T'es ben p'tite », pis le blizzard était tellement fort que tu disparaissais peu à peu, jusqu'à ce que je te voie plus mais que j'entende ta voix m'annoncer qu'il y avait un bouchon sur Décarie à la hauteur du viaduc Monkland pis qu'y fal-

lait être ben vigilants sur la 40 parce que le vent était fort.

Je me suis levée quand les nouvelles du sport ont commencé. Sur le parc, il y avait encore un peu de neige, mais elle fondrait au cours de la journée; qui a déjà vu une première neige qui reste au sol plus que 24 heures ? Ma coloc, qui avait dû rentrer au milieu de la nuit avec son chum, dormait, mon coloc était déjà parti travailler, quand je suis rentrée dans la salle de bain, j'ai mis les deux pieds dans une flaque d'eau à huit degrés, de la vieille eau de corps de la douche de mon coloc. J'ai sacré, j'ai fini de me préparer en me disant que je prendrais un café en chemin au Couche-Tard, j'ai sorti mes bottes et mon manteau d'hiver. Au coin Lajeunesse et Crémazie, mon brigadier était là, il m'a dit bonjour, comme tous les matins, on a parlé un peu de choses et d'autres, puis j'ai continué mon chemin en évitant tous les donneurs de journaux gratuits. Dans le métro, y faisait chaud, j'ai sué dans mon manteau et je me suis dit que j'aurais peut-être plus de chance au printemps.

Vous êtes rendus au bas de la page.
Appuyez sur la fée clochette et tournez la page.